

# ON EN PARLERA DEMAIN

## Le feuilleton Doumeng

Pour Jean-Baptiste Doumeng, le « milliardaire rouge », qui avait fait scandale en insultant certains des participants de l'émission de Michel Polac, « Droit de réponse », le 29 octobre dernier, c'est le temps des humiliations. La plus haute instance du Parti, le secrétariat de la Direction, l'a convoqué place du Colonel-Fabien pour lui infliger un blâme. Quelques jours plus tard, après la divulgation de ses démêlés avec les Contributions, c'est Edith Cresson, qui le traite, à Moscou, comme le dernier des derniers. Le ministre du Commerce s'y trouvait à l'occasion de la réunion de la « grande commission » qui régit les échanges commerciaux franco-soviétiques. Dans la salle où se tient la négociation, Edith Cresson s'avise de la présence de Jean-Baptiste Doumeng, qui n'appartient pas officiellement à la délégation française. Le ministre lui demande de sortir. Blâme, Doumeng s'exécute.

En vérité, Edith Cresson se venge de Doumeng, qui, il y a quelques mois, aurait divulgué aux journalistes un contrat céréalière ultra-confidentiel entre la France et l'U.R.S.S., qui était contraire à la réglementation du Marché commun. La publication de cette nouvelle risquait de faire traîner notre pays à la Cour de Justice de Luxembourg.

Aujourd'hui, des deux côtés, on cherche à minimiser l'affaire. Chez Edith Cresson, on dit, en substance, qu'il n'y a pas de quoi fouetter un chat. Et, pour Doumeng, il n'y a pas eu d'incident du tout...

En fait, ces dernières péripéties montrent que le gouvernement français est divisé au sujet de la conduite à tenir à l'égard de l'homme d'affaires communiste, qui bénéficie d'un traitement privilégié du Kremlin avec lequel il vient de signer un contrat d'exportation de blé français de 1,3 million de tonnes.

Rue-de-Rivoli, par exemple, c'est le secrétaire d'Etat au Budget, Henri Emmanuelli, qui a endossé la responsabilité de « gommer » l'ardoise fiscale de Jean-Baptiste Doumeng. Son supérieur hiérarchique, le ministre Jacques Delors, a affirmé clairement qu'il

n'était pas au courant de cette mesure. Ce qui est, pour le moins, contraire aux usages.

Jean-Baptiste Doumeng, jusqu'à présent, a pu croire qu'il était au-dessus des contingences habituelles de la réglementation fiscale ou autre. Il a bénéficié d'un traitement de faveur non seulement depuis l'arrivée de la gauche au pouvoir mais bien avant, à l'époque où Giscard trônait à l'Elysée.

Au sein du gouvernement Mauroy, certains estiment qu'il ne faut rien changer à cet état de choses, Jean-Baptiste Doumeng étant persona grata tant à Moscou que place du Colonel-Fabien. D'autres, au contraire, pensent qu'il faut en finir avec ce système, avant que n'éclate un scandale qui éclabousserait toute la gauche.

CHRISTIAN HÉBERT

## Saint Goncourt hors les murs

Grand-messe traditionnelle du troisième lundi de novembre, la cérémonie du Goncourt n'a pas déçu les fidèles, même si les paroisses habituelles, Notre-Dame-du-Seuil, la cathédrale Gallimard et la basilique Grasset, ont été négligées (quoiqu'on célébrait l'office du Renaudot dans cette dernière) au profit de la petite chapelle Balland, peu fréquentée dans le passé à cet effet. Premier béatifié, Frédéric Tristan, cinquante-deux ans, auteur des « Egarés » mais aussi, depuis 1959, d'une dizaine d'ouvrages dont « le Dieu des mouches » et « les Tribulations de Balthazar Kober ». Frédéric Vitoux avait aimé « les Egarés » et il l'avait écrit, ici, le 11 novembre.

L'autre béatifié, Jean-Marie Rouart, auteur d'« Avant-Guerre », appartient à la tribu des « intellocrates ». Edité chez Grasset et rédacteur en chef du supplément littéraire du « Quotidien de Paris », Rouart, quarante ans, n'est pas un inconnu. Prix Interallié 1977 pour « les Feux du pouvoir », il est aussi l'auteur d'un très beau roman, « le Mythomane », publié il y a quatre ans. « Avant-Guerre », qui s'inscrit dans le ton et l'élégance de Drieu la Rochelle, nous avait beaucoup plu, et Jean-Paul Enthoven avait été chargé de l'expliquer à nos lecteurs le 23 septembre dernier.

## DALIO

Les acteurs, ses frères, il les détestait. « Trop bêtes », disait-il, et il appuyait sur le trop, avec ce mélange d'accent parigot et d'intonation mondaine à quoi se reconnaissent les rescapés du Fouquet's.

A quatre-vingts ans passés, avec ses cheveux trop teints, trop noirs, les dents de son dentier trop blanches, son costume d'alpaga trop bien coupé, il avait l'air d'un gamin qui s'est déguisé en vieux salaud pour raser une fausse dactylo. Il disait : « Enfin, un film où on est vraiment en contact avec la jeunesse ! » Et il racontait ses cachetons dans des pornos X de catégorie Z, comme une vedette raconte ses débuts.

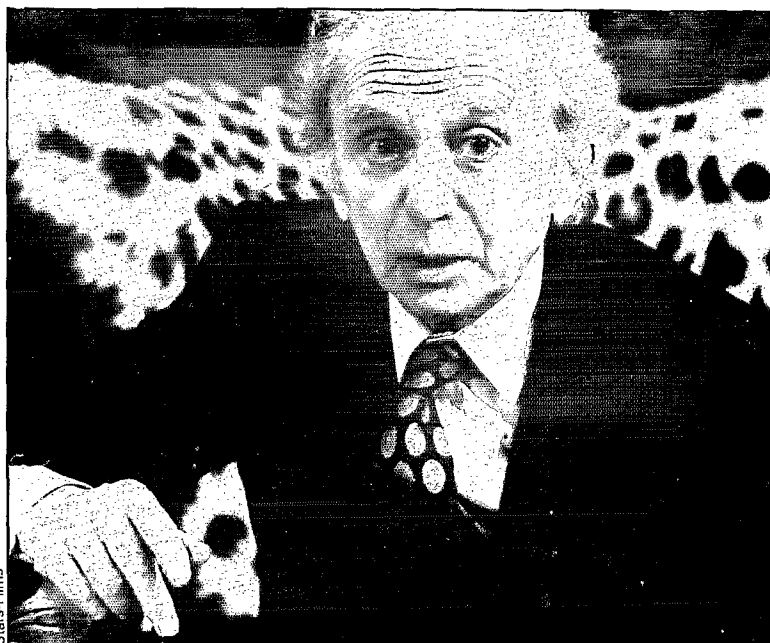
Lui, c'était plutôt ses adieux. Pas des adieux brillants à la Maurice Chevalier (« le plus con de tous ; à peine plus avare que les autres, mais beaucoup plus con »), non, des adieux à la Dalio, narines dilatées, moulinets de manchettes, sincèrement joyeux de récolter les emplois de la dernière déchéance.

Le Rosenthal de « la Grande Illusion », le marquis de La Chesnaye de « la Règle du jeu », voulait qu'on grave sur sa tombe : « Marcel Dalio, redemandé partout, libre de

suite » (1). On appelle ça aujourd'hui l'humour juif new-yorkais. Rue des Rosiers, où il est né avec le siècle dans l'arrière-boutique d'un marchand de harengs, son père, on n'avait pas attendu Woody Allen pour parler comme ça. On n'avait peur de rien, puisqu'on avait peur de tout.

Israël Moshe Blauschild n'a pas vu la Gestapo emmener à la mort sa famille au complet : en 1941, Dalio est en Amérique. Hollywood a fait du métèque préféré de Renoir l'archétype du petit Français à bérêt basque. Un croupier dans « Shanghai Gesture », un tôleur dans « Casablanca » et même un curé dans « la Chanson de Bernadette » (Soubirous). Il rentre à la Libération, sans doute lassé du terroir qu'évoque inlassablement pour lui un autre exilé, son ami Gabin. « Un couple épouvantable avec Marlène ! Des bagarres sans arrêt ; il n'y avait que la boustifaille qui les réunissait ! Il les regrettait, ses vaches ! Ah ! ses vaches ! La guerre l'avait séparé de ses vaches ! Enfin, il était quand même beaucoup moins avare que Greta Garbo ! »

Quand il finit de dire cela, Dalio interprète immédiatement « J'irai revoir ma Normandie » avec un



accent yiddish à couper au couteau. On pleure de rire. Lui aussi. Mais ce sont de vraies larmes. Il dit : « Brasseur, Brasseur, j'aurais voulu mourir avec lui. » Il était disert, intelligent et tendre.

Dalio aura survécu douze ans à son ami — le seul parmi les « fonds de teint » —, c'est ainsi qu'il appelait les

acteurs. La Cinémathèque, c'est sûr, la télévision, sans doute, vont faire à n'en plus finir des rétrospectives de la carrière de ce petit génie mort sans un rond, sans un ami, seul. C'est ça, la règle du jeu ?

PIERRE BÉNICHOU

(1) « Mes années folles », par Dalio. Récit recueilli par Jean-Pierre de Lucovich (Lattès).